

s'avançait vers Ya-Keou-Gao, marché situé sur le haut de la montagne, à trois lieues de Long-Choug-Tchen. Yu-Man-Tzé avait construit une forteresse qu'il croyait imprenable. Il ne songea donc pas à se retirer là. D'ailleurs, 2,000 hommes la défendaient. En apprenant l'approche des soldats, la panique s'empara des habitants du marché, qui s'enfuirent dans toutes les directions. Malgré les appels de Yu-Man-Tzé à la résistance, personne n'osait plus se ranger sous ses drapeaux. Le danger était imminent, et ce bon peuple qui avait tant adulé Yu-Man-Tzé et lui avait tant promis son concours, si les soldats osaient venir, n'avait plus de courage que pour fuir. Yu-Man-Tzé se décida à partir pour la montagne, mais avant il consulta Lin-Kouan-Pou-Sa. Le Tao-Jeu dont je vous ai déjà parlé, après plusieurs prostrations, donna la réponse : Les soldats approchent, c'est vrai, mais Yu-Tong-Tchen en tuera 600, recevra trois grandes dignités et la paix se fera. » Or, au moment où se faisait cette prophétie, voici ce qui se passait à Yu-Keou-Gao. Les soldats arrivés en vue de la fameuse forteresse inexpugnable, y envoyèrent deux boulets : cela suffit pour la détruire complètement. Les 2000 braves chargés de la défendre, à la vue de ce désastre, s'enfuirent à toutes jambes, sans tirer un coup de fusil, et les malheureux habitants du marché qui n'avaient pas eu le temps de fuir avant l'arrivée des soldats, furent tous massacrés. On releva ensuite 133 cadavres, soit de femmes, soit d'enfants qui avaient été alors tués par les soldats. Le Fan-Tay ne s'arrêta pas au marché, il se dirigea de suite vers Long-Choug-Tchen et pendant que Yu-Man-Tzé gagnait la montagne, le Fan-Tay s'était déjà installé au marché, là où, la veille, Yu-Man-Tzé régnait encore en maître.

A l'arrivée des soldats à Long-Choug-Tchen, il ne restait plus que cinq personnes dans le marché. Toutes les femmes se réfugiaient en ville et les hommes venaient à travers les champs, attendant l'issue des événements. Mais le mandarin avait fait fermer les portes de la ville, et quand les femmes arrivèrent, elles ne purent entrer. Elles restèrent là, un jour et une nuit, pleurant et implorant la miséricorde du mandarin. Ils étaient loin, les beaux jours où l'on refusait asile aux chrétiens persécutés et où on les livrait sans pitié à Yu-Man-Tzé, pour les massacrer. Et, ironie ! ce n'étaient pas les chrétiens qui tuaient les païens, mais des païens, des sectateurs de la même religion ! Les chrétiens étaient vengés ! Personne ne parlait alors d'exterminer le christianisme ; on criait après la paix, on la voulait à tout prix et à n'importe quelle condition.

Mais cette condition était ma mise en liberté, et j'étais toujours entre les mains de Yu-Man-Tzé. Le brave homme était bien mal informé de ce qui se passait. Réfugié au pied de la montagne, avec 8.000 hommes restés fidèles à sa cause, il fumait son opium et défiait les soldats de venir l'attaquer là, quand on vint lui dire qu'à une demi-lieue de là, les soldats brûlaient tranquillement sa maison. Yu-Man-Tzé partit aussitôt leur livrer bataille. Il était 3 heures du soir ; nous gravissions péniblement la montagne, M. Houang et moi, car la route était glissante et la côte